

Paul Valéry, séjours à « La Polynésie »

Paul Ryan



LA POLYNÉSIE – GIENS (VAR)

Carte postale - « La Polynésie »

*je re-bâille devant mes papiers étalés
et n'y ai pas plus de goût qu'à la Polynésie!*

Valéry a longtemps affirmé, on le sait, l'importance qu'occupaient Sète et Montpellier dans sa formation personnelle et son évolution littéraire. À la différence de Montpellier, où il retournait ponctuellement jusqu'en 1935, notamment pour revoir sa mère et son frère Jules, sa ville natale Sète, où il a passé peu de temps depuis sa jeunesse, demeure largement un souvenir. Au fur et à mesure de sa carrière d'écrivain, d'autres cadres viennent inévitablement s'imposer, largement en fonction de ses rencontres et fréquentations. Or, nul autre endroit aura revêtu une signification spirituelle aussi marquante que « La Polynésie », villa balnéaire située à l'extrémité de la presqu'île de Giens, près d'Hyères et faisant face aux îles de Porquerolles et du grand Ribaud. Alors que quelques rares photographies² témoignent de sa présence à la propriété, aujourd'hui un domaine privé et gardienné, le profond attachement, à la fois moral et intellectuel, que ressentait Valéry vis-à-vis de ce lieu enchanteur reste largement méconnu. Ce séjour varois devient, de 1925 jusqu'en 1938, incontournable, faisant sans doute office d'escapade à sa vie d'écrivain qui le conduisait incessamment de conférences en présidences.

Dès sa première visite, sa femme Jeannie a vite reconnu la valeur de ce séjour, si bien qu'elle le surnomme « polynésien³ ». Là, il a retrouvé un milieu différent de celui de la capitale, bien que les principaux personnages soient ceux déjà connus dans le contexte des mondanités parisiennes où il fréquentait écrivains, peintres, intellectuels anglo-saxons, aristocrates, diplomates et hommes politiques. De surcroît, les environs lumineux et paisibles ont profondément stimulé l'écriture de Valéry autant qu'ils l'ont vivement incité à l'art. Pendant tout l'entre-deux-guerres, petits poèmes abstraits et dessins aquarellés disent, voire chantent, le charme inouï de ce lieu baigné de lumière méridionale.

La personne au centre de cette histoire d'amitié était Martine Marie Pol de Béhague, comtesse de Béarn (1869-1939), titre pris de son mari René de Béarn qu'elle a épousé en 1890 mais dont elle se sépare vite. Son divorce a eu lieu en mars 1920, l'année où Valéry lui a été présenté. Celui-ci aurait pu en effet faire sa connaissance dès 1908, puisqu'elle l'a convié, par le biais d'un ami artiste, dans son hôtel somptueux au 123, rue Saint-Dominique (7^e). Si cela aura été une occasion manquée pour Valéry, alors peu connu, c'est un personnage tout autre qu'elle allait rencontrer en 1920. L'amitié n'était pas immédiate. Initialement, il ne voyait en elle qu'une autre grande dame salonnière richissime. Pourtant, une quinzaine d'années plus tard, la comtesse est devenue une amie intime si bien qu'il lui dédiera, en signe d'affection et d'estime, une de ses œuvres principales, *Degas Danse Dessin* dont une partie a été rédigée à « La Polynésie » sur les bords de la presqu'île de Giens.

Quoique son salon soit l'un des plus courus et influents du Tout-Paris d'entre les deux guerres, la somptueuse maison n'avait que quelques rares privilégiés, soigneusement choisis, dont Proust, Verlaine, Rodin, Henri de Régnier⁴, le duc d'Albe, la danseuse américaine Isadora Duncan... Ce fut Amédée de Béhague, la grand-mère de Martine, qui fit construire en 1866 cet hôtel (ainsi qu'un autre plus petit pour son fils Octave), conçu par l'architecte

Hippolyte Destailleur (1822-1893), responsable de la restauration du château de Vaux-le-Vicomte. À la disparition de son père, Octave de Béhague, en 1893, l'hôtel est revenu à Martine qui s'est attelée à remanier l'ensemble entre 1895 et 1904, en démolissant des parties et intégrant des nouvelles, dont l'escalier conçu à l'image de celui de la Reine à Versailles ainsi qu'un théâtre privé, au bâtiment original⁵. Mécène, femme de grande culture et collectionneuse d'œuvres de toutes époques et provenances, elle y a aménagé sa vaste collection éclectique qui comprenait des œuvres de Degas, Dürer, Titien, Monet, Watteau, Tiepolo, Boucher, Guardi, Dampt, des dessins de Vinci, légués au Louvre, ainsi que des objets d'art, manuscrits et antiquités d'Extrême-Orient.

Désireuse de se retirer des mondanités parisiennes, elle a choisi un terrain à bâtir sur la Côte d'azur où sa santé délicate l'entraînera à séjourner de plus en plus fréquemment. Fin octobre 1921, elle a emmené Catherine Pozzi en automobile dans la région hyéroise, s'arrêtant en route chez Edith Wharton dans sa villégiature d'hiver⁶. Ayant acquis un lotissement, Martine a conçu la propriété en collaboration avec l'architecte René Darde, diplômé des Beaux-Arts, mais installé à Saint-Maxime depuis 1913. Femme avertie en matière d'architecture et d'esthétique, elle a dessiné elle-même les plans et surveillait de près les chantiers durant la construction. Finalement complétée en 1924, la maison à étage carré et toiture à longs pans avec tuiles, disposait d'un positionnement en surplomb de la mer. Réalisée en longueur, sa façade de couleur ocre s'ornait d'une rangée de belles colonnes. La terrasse bénéficiait d'une vue imprenable sur le littoral et les îles d'Hyères, surnommées les îles d'Or – Porquerolles, Port-Cros et Le Levant, ainsi que quelques îlots (le Petit Ribaud et le Ribaudon) qui composent l'archipel que les Grecs appelaient « Stoechades », c'est-à-dire « alignées ». Bordé de plantations à la floraison méditerranéenne, le jardin d'agrément s'organise autour de terrasses, de porches et de loggias. Un long escalier avec pergola, descendant vers un bassin circulaire, menait de la propriété à la plage de la Polynésie, au Port Auguier et aux

autres calanques « où des bassins d'eau verte se creusent entre les roches sous-marines⁷ ».

La première allusion dans la correspondance de Valéry à ce qui allait devenir « La Polynésie » remonte au début octobre 1921, en l'occurrence dans une lettre à Catherine Pozzi, sa maîtresse depuis un an et à qui il annonce son départ imminent pour le Midi et la Côte d'azur d'où Martine de Béhague lui « envoie des plans [de la villa]⁸ ». La comtesse était alors en train de se faire édifier cette nouvelle résidence fastueuse, digne d'accueillir les plus intimes de son cercle. La construction de « La Polynésie » coïncidait à une période de grande précarité financière chez Valéry suivant la mort en février 1922 de son employeur de vingt ans, Edouard Lebey. Or, depuis la publication de *La Jeune Parque*, il était bien introduit dans le milieu mondain de la capitale où il côtoyait artistes, compositeurs, littéraires et intellectuels. Sa célébrité fulgurante, due à la publication successive de ses grands recueils de poésie (*Album*, *Charmes...*) lui valut en particulier l'amitié des grandes salonnières fortunées, dont Martine de Béhague. Bien que Valéry ne lui portait, lors de leur rencontre en 1920, qu'une considération largement distraite et lointaine, il a noué des relations chaleureuses et d'estime avec la comtesse qui allait bientôt se démarquer des femmes riches et devenir, outre les maîtresses Catherine Pozzi et plus tard Emilie Noulet, sa confidente et égérie de prédilection. Béhague, ou la « patronne B⁹ » comme la nommait jalousement Pozzi, a demandé à Valéry de s'occuper de la précieuse bibliothèque de son hôtel parisien moyennant un traitement de six mille francs par an. Là, depuis des années, elle s'attachait à ramasser une collection de manuscrits, livres de luxe et éditions rares reliés en cuir qui ornaient les étagères de la bibliothèque ovale, enrichie de belles boiseries, qu'avait édifiée son père. En plus de cette opulente propriété parisienne, elle possédait le Château de Fleury-en-Bière près de Fontainebleau qu'elle avait acheté au marquis Jean de Ganay, mari de sa sœur aînée Berthe qui recevait souvent, elle aussi, les sommités du monde politique, littéraire et artistique¹⁰.

Si tranquille que soit ce cadre, il n'égale pas celui au bord de la Méditerranée où la comtesse tenait un salon à atmosphère intime. À l'instar de l'hôtel parisien, la résidence hyéroise, qui abritait son étonnante collection d'art océanien, était réservée à un cercle très fermé et privilégié. Parti de Paris en train le 1^{er} mars 1925, Valéry a gagné « La Polynésie » pour son premier séjour en pleine tempête.

Dans une lettre datée de fin mars, il a confié ses premières impressions à Gustave Fourment, son vieil ami de jeunesse, et alors sénateur du Var : « Connais-tu cette extrême pointe de ton département ? C'est beau, et la ville où depuis un mois je suis l'hôte de la comtesse de Béhague est vraiment jolie chose. Mais quels orages, foudres et pluie sont sur nous¹¹ ! » Malgré les intempéries, Valéry fut d'emblée séduit par « La Polynésie » et reconnaissait bien la quiétude physique et morale qu'elle allait lui procurer. La comtesse l'a installé dans une chambre du rez-de-chaussée isolée des autres pièces, ce qui lui permettait de sortir se balader dans le jardin à l'aube sans déranger l'hôte ou les autres occupants. Comme l'illustre admirablement un beau dessin aquarellé qu'il y a exécuté, on voit l'écrivain assis à une table aux pieds Louis XV que décore un gros cendrier, placée sur un luxueux tapis rouge à motif graphique devant la cheminée surmontée d'un vase et d'une grande glace. Suspendu entre réflexion et rêverie, le scripteur a le regard tourné en direction du vaste espace marin occupant la fenêtre à sa gauche où l'on entrevoit le littoral et le pin maritime qui se dresse sur le promontoire. Il n'existe pas de meilleure évocation du penseur de l'aube que cet autoportrait le représentant livré à des divagations poétiques¹².

Cette première visite a été brièvement interrompue par une conférence que Valéry, à l'invitation de Joseph Saqui, créateur du musée Masséna et alors directeur des musées de Nice, devait prononcer, le 4 mars, au sujet de Verlaine dans la ville. Il est rentré aussitôt à Hyères où le lendemain, un autre voisin, Edith Wharton, qui l'a invité à prendre le thé. Valéry l'a connue à Paris mais il n'entretiendra in fine avec elle que des relations assez lointaines.

L'écrivaine américaine, peintre des us et coutumes de la haute société new-yorkaise de la Belle Époque, venait à l'occasion en voisine depuis sa maison à Hyères. Elle avait découvert sa résidence lors de son premier voyage à la ville et à la presqu'île en 1919 en compagnie d'un autre intime de Martine, l'aquafortiste Robert Douglas Norton, ancien secrétaire d'ambassade à Paris et qui a récemment démissionné de ses fonctions. Dès avril de cette année, Wharton a loué le Castel Sainte Claire du Château, naguère un couvent de Clarisses, qu'elle achètera fin 1926. Durant ce premier séjour de 1925, Valéry a retrouvé d'autres amis et familiers de la maison, dont Louis Metman¹³, fondateur du Musée des arts décoratifs et cousin d'Henri de Régner, mais aussi le vicomte Charles de Noailles, descendant d'une longue lignée d'aristocrates, et son épouse Marie-Laure, riche héritière d'une famille de banquiers juifs, qui avait fait construire leur villa moderniste (appelée « Saint-Bernard ») en 1924 par Robert Mallet-Stevens. Valéry aura l'occasion de dîner chez ce riche couple de mécènes lors de son séjour à « La Polynésie » en février 1926. Au cours des années trente, la visite de Valéry a été l'occasion de nouvelles rencontres amicales, dont divers hivernants anglo-américains qui composaient l'entourage de Martine. Les relations de Valéry avec ce cénacle proche du « Bloomsbury Group » ont très vite pris un tour véritablement affectueux, particulièrement avec le peintre Simon Bussy et son épouse Dorothy, amis de Gide, qui possédaient la villa « La Souco » à Roquebrune, mais aussi avec Aldous Huxley. Ces séjours à « La Polynésie » se doublaient souvent d'un séjour à Vence chez Catherine Pozzi, ou bien à Grasse chez Pierre Blanchenay et Jeanne Mühlfeld dont Valéry fréquentait depuis 1917 le salon au 3, rue Georges-Ville, à proximité de la rue de Villejust dans le 16^{ème} arrondissement. Après leur mariage en 1925, les Blanchenay se sont retirés à Grasse dans la propriété « La Petite Campagne » où l'écrivain les retrouvait désormais.

Ainsi s'inaugure pour une quinzaine d'années un rituel qui allait devenir quasiment annuel jusqu'à la guerre. Les lettres de Valéry à Jeannie

et aux autres correspondants étaient désormais écrites sur du papier à en-tête bleu de « La Polynésie », ou sur une carte postale représentant la crique devant la propriété ou la « Calanque de la Roche percée entre le Niel et le Béton ». Alors qu'il lui arrivait de se rendre à Giens à différentes périodes de l'année – en février en 1925, 1926 et 1929, voire en février et août en 1932 –, il y passait à l'accoutumée tous les mois d'août pendant la décennie suivante. S'il n'a pas séjourné chez Martine en août 1929, c'est qu'il a d'ailleurs entrepris une croisière en Méditerranée à laquelle l'a convié la comtesse, à bord de son yacht le *Tenax* qui, parti de Barcelone, a mouillé brièvement dans la rade d'Hyères, avant d'allonger la côte italienne avec des escales en Corse et en Sardaigne. Son absence cet été était cependant exceptionnelle. À partir de la fin des années vingt, Valéry s'autorisait habituellement des séjours de six semaines à « La Polynésie » où, se laissant volontiers happer par les mondanités ou faisant de la peinture dans un atelier à proximité de la maison, sa vie de villégiature le détournait de son travail, comme l'atteste une lettre à Marie-Louise Bousquet, correspondante parisienne de la revue *Harper's Bazaar* : « Je tente de travailler à tant de choses que rien ne se fait. [...] Le matin fait toilette et se rince l'œil sur le décor [...] Le déjeuner traîne, s'étire en fumées jusque vers le thé ; le thé, c'est la fin du jour, on touche au smoking. Adieu, toute philosophie ! Hier entre thé et smoking j'essayais de faire mon affreux métier et de cuisiner des sottises¹⁴. » Un de ces projets était *Alphabet*, la série de poèmes en prose que Valéry a commencé en 1925, et qu'il travaillait par intermittence au cours des années suivantes. Ayant oublié le dossier en août 1928, il l'a amené à Giens en février de l'année suivante en vue de l'achever. Or, puisque le travail sur le recueil n'avancait guère, il s'est diverti par les activités mondaines, telles un déjeuner avec Émile Borel et un récital donné par Arthur Rubinstein à Hyères.

Séjourner à « La Polynésie », c'était au fond s'échapper des sollicitations d'éditeurs ou des exigences de la vie publique et se livrer, comme le dit Gide en citant « La chevelure »

de Baudelaire, « à la "féconde paresse"¹⁵ ». Il n'est pas surprenant donc que Valéry s'avoue profondément démoralisé à l'idée de devoir quitter la propriété : « Je suis rentré avec le plus grand regret ; retrouver ce Paris qui m'ex-cède, le téléphone, les raseurs, les mendiants de prix, l'atmosphère morne, les partis... [...] Là-bas je m'étais refait, chez d'admirables et discrets amis, une vie dénuée de nom, sans journaux : je n'avais que ma pauvre vieille tête et de beaux arbres. Enfin, me voilà : ici et furieux d'y être¹⁶. » L'écrivain, très choyé à « La Polynésie », occupait cette existence dépourvue d'obligations en se baignant dans les eaux turquoises en compagnie du fidèle Norton autour de la petite rade descendant du jardin¹⁷, sinon en suivant des voiliers au large des côtes à travers une longue vue sur trépied¹⁸. Dans une lettre datée du 13 août 1932 à la sculptrice Renée Vautier, Valéry résume ainsi son itinéraire :

Je sors des bras d'un rocking – où une heure durant devant l'admirable décor qui pose pour la vaste vérandah¹⁹ battue de rideaux couleur flamme [...] Il fait une chaleur royale, un bleu extra. Je me mets à l'eau tous les matins dans un archipel d'écueils. Je ne fiche rien. Impossible. Et ce sont des flemmes à en pleurer de remords. Je regarde sous-marins et yachts qui passent, l'œil à la lunette (qui, le soir cherche la lune, et regarde parmi les cratères et les déserts couleur de ciment [...]) Le silence ; l'éloignement ; cette beauté de la mer semée d'îles ; l'entrée dans l'eau tiède et transparente, la nuit toute douce et à demi lumineuse²⁰.

L'intense plaisir visuel qu'éprouvait l'écrivain à contempler jour et nuit une telle splendeur spatiale se traduit inmanquablement par de nombreuses analyses abstraites. Cette expérience sensible va jusqu'au cœur de l'interrogation valéryenne sur l'instinct de créer et de la réponse créatrice – linguistique ou plastique – de l'artiste confronté au réel ; en témoigne cette réflexion philosophique, légendée « Poly. 4. 38 », que Valéry a consignée dans son cahier lors de son dernier séjour :

L'homme regarde. La vue est devant lui. Une quantité de choses. Une totalité opposée. Une diversité massive étrangère qui est ce qu'elle est. [...] que faire de Tout ceci ? Que faire de ce grand champ pur du haut, où le mouvement de l'œil ne trouve rien qu'une douceur libre ? Que faire de tous ces incidents de lumière et d'obscurité, de ces masses, et de ces détails infinis suspendus, hérissés ? [...] Que faire ? c[est]-à-d[ire] en quoi le changer ? Dessiner. Peindre. Parcourir. Faire abstraction de. Évaluer en mots (ciel, bois, mer etc.) (oh ! combien je me reconnais dans ce regard et ce genre de regard !)²¹.

On ne saurait s'étonner donc que Valéry s'attache à traduire par le pinceau ces impressions qu'engendrait le vaste espace marin entourant la villa. En témoignent notamment les *Cahiers* qui accueillent un grand nombre de dessins du littoral, d'îles, de vagues, de pins maritimes et de barques ou cuirassés à l'horizon observés à la lunette²². Tant ce paysage maritime le ravissait qu'il le représentait par le biais de fraîches aquarelles dans des carnets à dessins utilisés spécifiquement à cette fin. On fera état d'un très beau carnet d'aquarelles et de dessins inédit de 1930²³, renfermant paysages de bord de mer à la mine de plomb, études de bateau à voiles à l'encre de Chine, une marine avec voilier annotée « aurore », ainsi qu'un paysage marin de la terrasse de « La Polynésie » à l'aquarelle. On y repère d'ailleurs le seul portrait qu'il ait exécuté de Martine de Béhague qu'on voit en train d'écrire dans un paysage. Comme l'on pourrait s'y attendre, le motif graphique le plus prépondérant est sans conteste la mer, observée tantôt de la fenêtre avec volets ouverts tantôt de la terrasse de sa chambre, comme l'attestent des lavis et aquarelles de circonstance évoqués ou décrits dans différents catalogues de vente aux enchères, ou dans celui de l'exposition du centenaire à la BnF en 1971²⁴. Une rare photographie de ses séjours à « La Polynésie » le montre sur cette même terrasse en train de bavarder avec Jeannie et Martine, assise à ses côtés sur la balancelle de jardin²⁵. S'il avait du mal à se concentrer sur le travail, c'est sans doute parce qu'il était régulièrement distrait par les invités de la comtesse : Huxley, qui habitait

au Cap de la Gorguette à Sanary-sur-Mer et qui venait lui aussi en voisin, le romancier anglais William Gerhardie qui s'y est rendu en calèche avec sa mère²⁶, Sir Robert et Lady Diana Abdy qui ont séjourné dans la propriété cet été 1932, tout comme l'ancien diplomate Maurice Paléologue et le prince Sixte de Bourbon. Martine l'a amené dîner le 6 août chez le baron et la baronne de Berckheim, à Massacan où il a fait la connaissance du comte Carlos Sforza, ancien ministre des Affaires étrangères. Dix jours plus tard Georges Auric est passé à « La Polynésie », suivi de Huxley, et à la fin du mois Honegger et Ida Rubinstein avec qui Valéry collaborait sur *Sémiramis*.

Outre son charme artistique, ce cadre séduisant se prêtait tout particulièrement à la création intellectuelle si bien qu'en août 1933 Valéry travaillait en parallèle plusieurs chantiers d'écriture distincts : la réflexion abstraite quotidienne des *Cahiers*, le travail sur *Alphabet* ainsi que la rédaction de *Degas Danse Dessin*. À la fin de ce séjour, il a rapporté à Paris soixante-dix feuillets de son hommage au peintre des danseuses²⁷. Dans la belle dédicace de cette monographie, il ne manque pas d'affirmer sa reconnaissance envers la comtesse :

Sous votre toit de tuiles, parmi vos pins, vos rocs, vos terrasses en fleur, j'ai écrit cet été, ces quelques souvenirs d'un grand artiste que vous avez connu [...] Je vous dois ce beau temps, ce loisir de travail que tout le monde à Paris me dérobe et vous seule m'offrez, sous votre toit de tuiles, séjour délicieux de retirement sans solitude, proposé avec tant de grâce » (CE, II, 1565)²⁸.

Alors qu'il mettait un terme à l'essai sur Degas, *Alphabet* quant à lui est resté en inachèvement perpétuel et, en août 1935, il a remis le poème sur le métier à « La Polynésie » où il est resté un mois. Commencé il y a dix ans, le cycle de vingt-quatre poèmes en prose, qui correspondent aux heures du jour, demeure toujours inachevé et, bien que le désir d'en finir une fois pour toutes l'ait saisi, il ne sera finalement publié qu'à titre posthume par sa fille Agathe.

Souffrant de dépression cet été et ressentant les effets de l'âge, Valéry se dit démoralisé à Giens d'autant plus que son médecin lui a interdit les baignades, ce qui l'a assombri davantage : « Jusqu'ici, en dépit du bel endroit, de la perfection de tout, de l'affection de l'accueil et de la présence de la mer, je ne me sens pas encore très sûr de moi. Il est vrai que j'ai l'âge où les raisons de l'être se dissolvent²⁹. »

Si le poème, comme il l'écrit à son ami le banquier et bibliophile Julien-Pierre Monod, était « en panne », il a néanmoins réussi à se remettre à *Variété III* dont on lui a fait parvenir les épreuves, en plus de la préface au commentaire d'Alain qu'André Malraux lui avait demandée. Lorsqu'il s'est installé à « La Polynésie » début août de l'année suivante, Valéry a encore emmené le dossier de poèmes d'*Alphabet* que Lucienne Julien Cain venait de taper à la machine. En parallèle, il s'est attelé à *L'Homme et la Coquille* qu'il a finalement mené à terme début septembre³⁰. À la différence des séjours précédents, celui de 1937 a été un mois de plein repos, de bains de mer et de peinture sur la terrasse. Or, Valéry, préoccupé par les soucis d'argent et dont la santé était de plus en plus chancelante, traversait alors une période difficile. Cela a été sous le signe du deuil, en l'occurrence de son frère Jules qui s'est éteint le 29 mars, et de la fatigue, qu'il a passé deux semaines à « La Polynésie » en avril 1938³¹. Malgré son humeur sombre, il a pu y écrire le petit texte « Orientem versus » qui a paru deux mois plus tard dans la revue *Verve*. Accompagné de Jeannie et François, il s'est réfugié de nouveau à « La Polynésie » en août de cette année, décidément éreinté par les engagements et le travail, comme il l'a confié à Jeanne Loviton, dite Jean Voilier, sa dernière muse, dans une lettre datée du 11 août :

Me voici, mer à gauche, vaste lit à droite ; machine devant. Pour mon entrée en scène, orage, éclairs, pluie et fraîche grisaille. Je ne prends pas mon premier bain, Et ne travaille pas. J'arrive vraiment très fatigué : ces derniers quatre jours à Paris m'ont 'eu'. [...] J'espère que ce séjour arrangerà un peu ces nerveuses difficultés à vivre. En attendant, ça ne chante pas...

Voici que les roches se dorent. Un Claude Lorrain se forme du mélange des nues, du couchant, des eaux qui roulent leurs périodes vers la côte. Mais tout le poids du monde m'accable³².

À part une visite de Lucienne et Julien Cain, venus dîner le 2 septembre, ou des bains de mer dont il n'entendait pas se priver, Valéry a mené une vie de quasi-recluse, s'enfermant dans sa chambre afin d'écrire la *Cantate du Narcisse*, destinée à être mise en musique par Germaine Tailleferre³³. Or, le travail sur l'œuvre lyrique piétinait, comme il l'avoue dans une lettre à Jean Voilier :

Presque toute la journée dans ma chambre. On est comme en pleine mer, dans ces rochers dévorés par les pins qui s'allongent sur eux. [...] Cette malheureuse cantate n'avance guère. Je me suis mal engagé. Trop fait ; et cependant pas comme un vrai poème à la mode de Bibi. Et puis l'infortunée musicienne m'écrit son désespoir devant ces vers. Je lui réponds de les mettre en bouillie³⁴.

En dépit des retards, il a achevé la composition de son œuvre lyrique à « La Petite Campagne » chez les Blanchenay à Grasse où il a retrouvé Tailleferre fin octobre-début novembre, tout juste avant son retour à Paris.

Sans que Valéry puisse le prévoir, ce séjour estival de 1938 allait être en effet son dernier. Norton, dont Martine avait fait construire cette même année la maison appelée « Les Vigneaux » sur le terrain de « La Polynésie », lui a téléphoné le 25 janvier 1939 pour l'informer que la comtesse était tombée dans le coma. Elle s'est éteinte le lendemain aux petites heures à l'âge de soixante-neuf ans. Le peintre, lui, disparaît en septembre de l'année suivante, huit mois après sa bienfaitrice, mettant ainsi terme aux escapades et aux étés insouciantes. Pour Valéry, une amitié vieille de vingt ans se trouve brisée et une présence familière et chérie s'évanouit. Or, le nom de Valéry restera longtemps associé à la résidence. Suivant le démembrement du domaine en 1957 par les héritiers de Martine (ses neveux et le marquis

de Ganay), d'autres propriétés ont été bâties sur le terrain. La mécène américaine Mina Curtiss a offert la villa des « Vigneaux », située Allée de la Pinède, à Saint-John Perse qui, depuis 1958, passait l'hiver aux États-Unis et l'été en France³⁵. Le poète et ancien diplomate ne manquait pas de montrer à ses convives, dont T. S. Eliot, « La Polynésie » où avait autrefois résidé son prédécesseur tant et durablement admiré. Dès les années 1970, Saint-John Perse ne quittera plus sa maison des « Vigneaux ». Il y est décédé en septembre 1975 et repose désormais au cimetière de Giens. Tant il associait la propriété au poète de *Charmes*, il la croyait la sienne : « Autrefois, Valéry habitait la presqu'île de Giens. Il n'y avait que deux maisons, la sienne et celle que j'ai acquise il y a quatre ans³⁶. »

¹ Lettre inédite à Martine de Béhague, datée du 23 avril 1927 (citée par Michel Jarrety in *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008, p. 669).

² Agathe Rouart-Valéry, *Paul Valéry*, Paris, Gallimard, 1966, p. 136-7.

³ Lettre inédite de Jeannie à Paul (BNF), datée du 7 mars 1925.

⁴ Régner l'a décrite ainsi : « une petite femme à la figure naïve et un peu gonflée, au corps élégant, qui fume des cigarettes avec ce je ne sais quoi de hagard qu'ont les gens trop riches en des lieux trop vastes », *Les Cahiers inédits 1887-1936*, David Niederauer et François Broche (éd.), Paris, Pygmalion Gérard Watelet, p. 518.

⁵ Le bâtiment abrite l'ambassade de Roumanie depuis 1939.

⁶ Pozzi, qui cherchait elle-même une résidence, fait une offre de dix mille francs pour celle de Wharton ; voir Catherine Pozzi, *Journal 1913-1934*, préface de Lawrence Joseph, réédition établie et annotée par Claire Paulhan, Paris, Claire Paulhan, « Pour Mémoire », 1999, p. 210.

⁷ Paul Valéry, *Lettres à Néère (1925-1938)*, Michel Jarrety (éd.), Paris, La Coopérative, 2017, p. 103.

⁸ Catherine Pozzi – Paul Valéry. *La flamme et la cendre. Correspondance*, Lawrence Joseph (éd.), Paris, Gallimard, 2006, p. 190. « La Polynésie » a suscité la jalousie de Pozzi qui, dès novembre 1921, a loué une villa très modeste, appelée « La Collinette », à Grasse et qu'elle a achetée en mars de l'année suivante : « la villa n'est qu'une 'villa' ; elle n'est pas aussi belle qu'une image de décorateur moderne ; pas belle comme les pierres bien

mesurées qu'au bord de Giens, Martine de Béhague peint en or. Ce n'est qu'une petite maison bête. Avec faïence pour tirer l'œil des dimanches, avec palmiers puisque côte d'azur, avec petite treille, petit garage, et petit point de vue ». *Id.*, p. 242.

⁹ Catherine Pozzi, *Journal 1913-1934*, op. cit., p. 314. Rongée par la jalousie, Pozzi méprisait que Béhague prodiguait à Valéry des attentions délicates : « il demeure dix jours ou quinze, à Toulon, chez la patronne dont la fortune dépasse en puissance la tendresse de l'amour, car elle paie où j'aime », Catherine Pozzi – Paul Valéry. *La flamme et la cendre. Correspondance*, op. cit., p. 610. Ce sera justement Martine qui apprendra à Valéry la disparition de Pozzi survenue le 3 décembre 1934. Paul Valéry, *Cahiers*, XXVII, Paris, Éditions du C.N.R.S., 29 vol., 1957-1961, p. 694. Désormais Cahiers CNRS.

¹⁰ Dans une lettre à Lebey datée du 25 juillet 1923, Valéry affirme avoir passé « 8 jours somptueux et calmes », Paul Valéry – André Lebey. *Au miroir de l'histoire. Choix de lettres 1895-1938*, édition établie, annotée et présentée par Micheline Hontebeyrie, Paris, Gallimard, 2004, p. 436.

¹¹ *Correspondance de Paul Valéry et Gustave Fourment*, 1887-1933, Paris, Gallimard, 1957, p. 188. Une lettre de Jeannie à Paul, envoyée peu après l'arrivée de celui-ci à Hyères, s'en fait l'écho : « j'espère que la Polynésie resplendit comme un joyau au milieu des eaux ... j'ai eu bien raison de m'inquiéter les premiers jours quand tu arrivais au milieu de la tempête... » (Lettre inédite, BNF).

¹² Au cours de ce séjour, Valéry lisait les travaux de Charles Henry, historien des mathématiques, théoricien d'art et ami des néo-impressionnistes ; voir Paul Valéry, *Lettres à quelques-uns*, Paris, Gallimard, 1952, p. 154-155.

¹³ En août 1924, Valéry a séjourné pendant une semaine à Fleury où la comtesse a également convié Metman, Jean Pozzi et Edith Wharton.

¹⁴ Lettre inédite, vendue dans la vente aux enchères qui s'est tenue à Drouot-Richelieu, le 13 décembre 2007 (citée dans le catalogue *Lettres et manuscrits autographes. Paul Valéry – Estampes, lettres manuscrites et dessins. Important lot provenant de son fils François Valéry*, p. 42-43.

¹⁵ André Gide Paul Valéry *Correspondance 1890-1942*, Peter Fawcett (éd.). Paris, Gallimard, 2009, p. 918.

¹⁶ Paul Valéry – André Lebey. *Au miroir de l'histoire. Choix de lettres 1895-1938*, op. cit., p. 473.

¹⁷ Valéry évoque à diverses reprises les bains de mer, devenus alors indispensables, comme l'atteste cette lettre à Gide datée du 20 septembre 1932 : « Je n'ai eu de bons que vingt bains de mer à Giens en août,

fornications avec l'onde : L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait. V. H. », André Gide Paul Valéry *Correspondance 1890-1942*, op. cit., p. 919-20. Le vers de Hugo est tiré du poème « À Théophile Gautier » (v. 76). À l'occasion, les hôtes jouaient au water-polo ou faisaient du canoë ; voir Paul Valéry, *Lettres à Néère (1925-1938)*, op. cit., p. 151 et 173.

¹⁸ Voir Agathe Rouart-Valéry, *Paul Valéry*, op. cit., p. 137. Valéry prenait plaisir à observer le retour à la base navale de Toulon des vaisseaux de guerre ou les manœuvres de l'escadre de la Méditerranée, comme il l'exprime dans cette lettre à Jeannie, datée du 23 mars 1929 : « Avant-hier tous les cuirassés ont passé au large. J'avais envie d'être à bord, et ce matin sept petits croiseurs nouveau type ont défilé [...] Hier avec grosse houle, quelques petits voiliers très jolis. Je les regarde à la lunette et les suis. Avec le plus fort grossissement, c'est une impression singulière de les voir comme si on était fort près, de distinguer tous les hommes et de suivre le bateau qui tangue, qui aborde, épouse, lèche chaque crête d'eau dure, disparaît, ressuscite. On y est ou on n'y est pas » (Lettre inédite, BNF).

¹⁹ Ancienne orthographe du mot.

²⁰ Paul Valéry, *Lettres à Néère (1925-1938)*, op. cit., p. 102-103. Valéry faisait la cour à Vautier pendant plusieurs années.

²¹ Paul Valéry, *Cahiers CNRS*, XXI, p. 164.

²² Voir à ce titre la série de dessins aquarellés réalisés en avril 1927 (*Cahiers*, XII, p. 182-185), dont un de voilier légendé « Barque par s[ud] o[uest] vue à la lunette » (*Id.*, p. 809).

²³ Carnet « Le Spirabloc » avec couverture cartonnée grise et reliure spirale, vendu aux enchères à Drouot-Richelieu en 2007 dans le cadre de la vente importante de manuscrits, lettres et carnets provenant de la collection de François Valéry.

²⁴ Paul Valéry – *Exposition du Centenaire*, préface d'Agathe Rouart-Valéry, Paris, Bibliothèque Nationale, 1971, p. 95

²⁵ *Ibid.* Cette photographie date du milieu des années 1930, époque où sa femme et son fils l'accompagnaient à « La Polynésie ».

²⁶ Dans ses mémoires, le romancier a détaillé sa visite à la maison de Wharton où il a été présenté à Valéry : « At Carqueiraane, about forty minutes from Toulon and an equal distance from Hyères, lived Mme. de Béarn, a sort of combined Mrs. Guinness-Lady Cunard, and between her and Mrs. Wharton flitted all that has distinguished itself in literature, in the arts, or has failed to distinguish itself as the issue of illustrious parents. At Mrs. Wharton's I met Paul Valéry, who told us of the extravagant way he had been received by D'Annunzio ». Cf. William Gerhardie, « The cottage at Toulon », in *Memoirs of*

a Polyglot. *The Autobiography of William Gerhardie*, London, Duckworth, 1931, p. 291.

²⁷ Dans une lettre datée du 23 septembre 1933 à Renée Vautier, Valéry écrit de « La Polynésie » : « *Mon livre sur Degas est presque fini. On va commencer à l'imprimer. J'y ai fourré un peu de tout, et beaucoup de choses anti-modernes. Je tape indéfiniment cela et autres sottises* », Paul Valéry, *Lettres à Nèère (1925-1938)*, op. cit., p. 154. Ambroise Vollard (1866-1939), marchand de tableaux et éditeur d'art, a publié une édition de luxe de grand format et ornée de gravures d'après les compositions de Degas en 1937. (On a longtemps daté la parution de la monographie de 1936 en raison de l'achevé d'imprimer qui porte la date du « 24 février 1936 »).

²⁸ En plus de la quiétude que lui procure le séjour à Giens, Valéry s'émerveille des soins que lui apportaient les domestiques qui s'occupaient du moindre besoin, comme il l'énonce à Jeannie dans une lettre datée du 14 mars 1925 : « *Je suis assommé de reprendre route avec valises etc., quitter mes bains et mes grands feux, et ce service qui v[ou]s met les boutons aux chemises, v[ou]s change le linge, vient rallumer le feu, v[ou]s prie de ne pas y toucher pour ne pas v[ou]s salir les mains !* » (Lettre inédite, BNF).

²⁹ Lettre inédite au prince Pierre de Monaco du 16 août 1935 (citée par Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit., p. 942).

³⁰ Une version écourtée a paru dans une édition ornée de planches en couleur chez Plon en 1936.

L'essai a été réimprimé dans *Variété V* cette même année (Gallimard) et une édition complète (illustrée par Henri Mondor) paraîtra l'année suivante chez la Nrf.

³¹ Dans une lettre à Martine de Béhague annonçant son arrivée imminente à « La Polynésie », Valéry écrit : « *Ce n'est pas une riche affaire. Le visiteur est un pauvre vieil idiot, vague et décharné, qui sonne à la porte. Que voulez-vous qu'il soit après tant de travail forcé et de secousses en 15 jours sans compter l'arriéré* » (lettre citée par Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit., p. 1018).

³² Paul Valéry, *Lettres à Jean Voilier. Choix de lettres 1937-1945*, Paris, Gallimard, 2014, p. 47-48.

³³ Valéry fit la connaissance de la compositrice du Groupe des Six début 1923 chez le dramaturge Georges Montignac, mais ne l'a plus revue depuis. Elle s'est installée à Grasse avec son mari en deuxième nocces Jean Lageat qu'elle a épousé en 1932.

³⁴ Paul Valéry, *Lettres à Jean Voilier. Choix de lettres 1937-1945*, op. cit., p. 49.

³⁵ Pour la correspondance échangée entre Curtiss et le poète, voir Saint John Perse, *Lettres à une dame d'Amérique, Mina Curtiss : 1951-1973*, Paris, Gallimard (« Les Cahiers de la Nrf »), 2003.

³⁶ Christian Galli, « Quatre heures avec Saint John Perse » (archive Sylvia Beach, conservée à la Princeton University Library).

L'« Entre-deux » de la créativité valéryenne (2)¹

Robert Pickering

Enjeux de l'« Entre-deux » – les défis analytiques (i) :

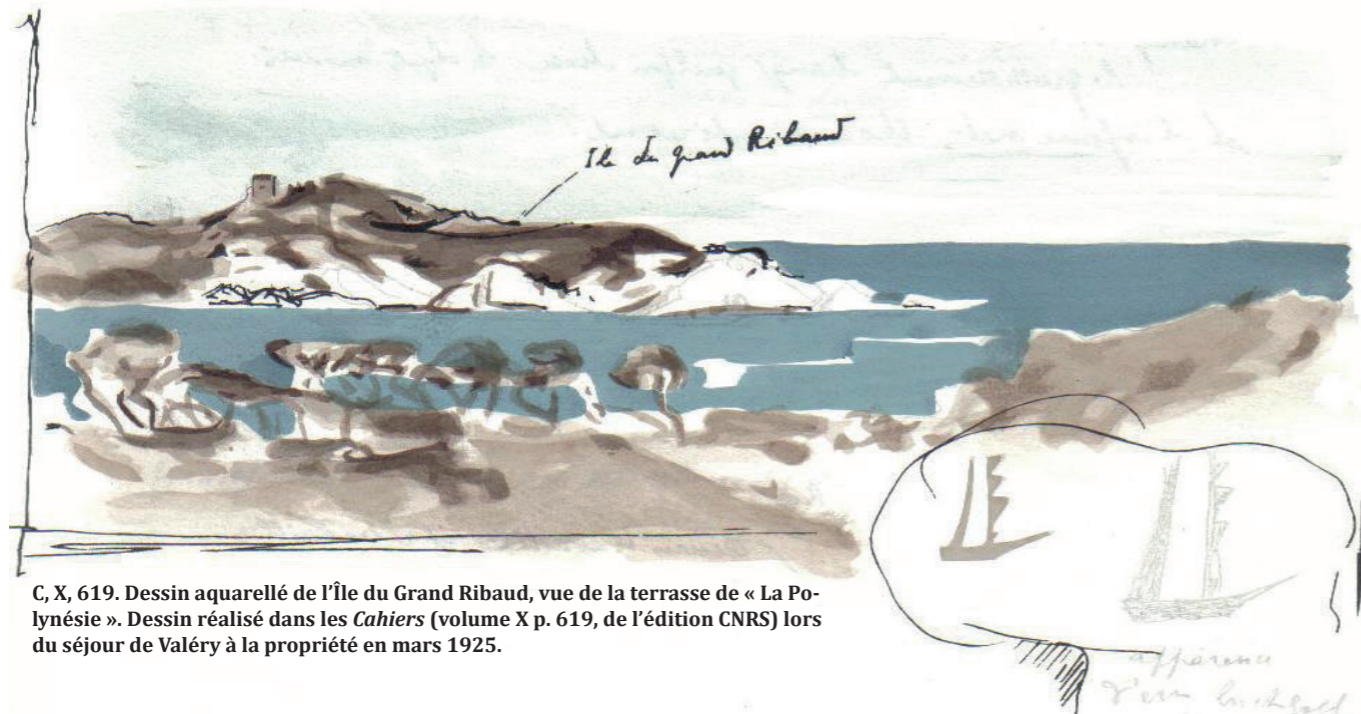
Les « variations » de registre chez Valéry ne sont pas à l'œuvre uniquement au niveau de la pensée et du langage. Elles s'appliquent aussi, non dans une moindre mesure, au regard interprétatif et au lexique que nous posons sur le déroulement de l'écrit. Par ses nuances sémantiques et sa fréquence en tant qu'axe dialogique dans la texture des idées, l'« Entre-deux » n'a de cesse d'informer le flot de la créativité, sous forme d'autant de balises qui gèrent de manière inhabituelle la masse de perceptions ou d'idées spontanément surgies au cours du travail. Car l'« Entre-deux », tout en mouvance, échappe à des catégorisations canoniques de désignation. En termes stylistiques ou génériques il privilégie l'oxymore ou le dialogue – ce dernier suivant volontiers l'appel de la « parole intérieure », notamment par exemple, dans les avant-textes de *La Jeune Parque*, où le Moi de la Parque, tentant de cerner sa nature « mystérieuse² », se livre à un débat antinomique dont un terme possible est la tentation de l'anéantissement. En termes d'argumentation et de logique, l'« Entre-deux » accorde une place de choix au paradoxe, à la coexistence de possibles épistémologiques – à un débat dont l'issue n'est pas un « match nul », une impasse centrée sur la contradiction, mais au contraire l'accession à un tremplin créateur d'idées qui ne sont pas auto-débilatantes mais bien plus contrastantes, pour mieux relancer ou revigorer la teneur de tel contexte donné. De ce fait la définition et la désignation du fonctionnement de l'« Entre-deux » doivent nécessairement comprendre tout ce qui a trait à la virtualité, à la création pressentie mais non encore réalisée.

Une observation de 1937, figurant dans le classement « Art et Esthétique » des *Cahiers*, ajoute une clarification pertinente. Valéry suggère un parallèle intéressant, fondé sur une comparaison du « Silence en musique, ou parole³ », et continue : « *Comparable à l'immobilité du bras*

qui tend un poids. N'est pas un zéro. / C'est un élément positif-productif-transitif et non final⁴. » La référence musicale s'étend pour inclure le langage : « l'absence » du son d'un instrument comme de la Voix prend forme et figure, en une « présence » écrite indispensable à l'interprétation.

On pourrait dire que, de plusieurs manières, l'émergence et la saisie chez Valéry de ces moments nés « entre deux » pensées ou modes de créativité sont engendrées par les interactions et les interférences qui irriguent le surgissement des idées, de la sensibilité, voire de la sensualité – telle pour cette dernière, « Le Sylphe » de *Charmes*, « *Ni vu ni connu, / Le temps d'un sein nu / Entre deux chemises !⁵* ». Ceci, sur fond d'indétermination : la fonction apparemment négative de la conjonction initiale est neutralisée par les deux vers suivants ; ici encore, le déroulement du phrasé poétique emprunte un chemin temporel d'ordre suspensif. Il en résulte un instantané de l'expérience, capté dans sa fugacité. Tout d'ailleurs dans ces vers fonctionne en termes de dualité : le début tourne autour de conjonctions alternatives, « Ni vu ni connu » ; « Le sylphe », génie de l'air, reste masculin pendant les deux quatrains et le premier tercet du sonnet, pour finalement se dévoiler sous forme féminine (« *Le temps d'un sein nu* », aperçu dans un pentasyllabe fuyant « *Entre deux chemises* »). Dualité qui en même temps est variation, modulation, à l'intérieur d'un seul et même foyer dans lequel viennent étinceler les éclats évanescents de la perception.

Ce fonctionnement singulier s'impose au fil de la lecture comme une dynamique motrice, un foyer d'énergies précisément informe, qui ne sauraient être circonscrits de façon adéquate par des références spatiales ou temporelles catégorisées. Il s'agirait plutôt d'un creuset de « possibilités combinatoires », de « matrice », termes utilisés par Nicole Celeyrette-Pietri dans sa Préface au premier tome de l'édition intégrale des *Cahiers*⁶ pour désigner les



C, X, 619. Dessin aquarellé de l'Île du Grand Ribaud, vue de la terrasse de « La Polynésie ». Dessin réalisé dans les *Cahiers* (volume X p. 619, de l'édition CNRS) lors du séjour de Valéry à la propriété en mars 1925.